

Claude SANTELLI

Préface de l'ouvrage : *Histoires d'école*,

Messidor-La Farandole, 146 rue du fbg Poissonnière, 75010 Paris.

1931. L'école gratuite, laïque et obligatoire fêtait ses cinquante ans. Je m'en souviens. J'y étais : pas très âgé, mais les yeux grands ouverts. Mon père, Inspecteur d'Académie (*à Melun, ndlr*), célébra cet anniversaire dans son département avec faste et piété. Cinq cents écoliers vêtus de blanc défilèrent sous la pluie. Je chantais avec eux, je ne sais plus quel hymne. Je regardais dans les vitrines les portraits de ces hommes sévères qui avaient fondé cette école pour tous; l'un en particulier, plus austère encore que les autres, au visage hérissé de piquants comme un marron de rentrée des classes: Jules FERRY, le maître de tous les maîtres qui allaient faire de moi un homme.

J'apprenais un mot nouveau, le mot « laïc », dont je saurais plus tard qu'il ne signifie pas neutralité, encore moins agressivité ou sectarisme, mais ouverture. Je découvrais cette école née du grand rêve des hommes de l'autre siècle et d'abord de Victor HUGO : « l'échelle de la connaissance humaine dressée fermement par les mains de l'Etat, posée dans l'ombre des masses les plus profondes et les plus obscures et aboutissant à la lumière. Aucune solution de continuité: le cœur du peuple mis en communication avec le cerveau de la France. »

Je n'ai jamais oublié mon école. Mon instituteur d'avant 40 et sa classe où, plus qu'en aucun lieu, j'ai connu mon vrai apprentissage de la vie. Dans cette classe à gradins, où plongeait un énorme marronnier, le maître faisait lever devant nous les grandes figures de l'Histoire ; il fabriquait sous nos yeux, avec des risques plus ou moins calculés, de l'hydrogène sur son bureau dans des ballons de verre ; il nous racontait l'épopée de 1789 et la tragédie de 1914 ; il nous enseignait les lois élémentaires de l'électricité et celles de la démocratie. Il nous lisait LES MISERABLES, LE LIVRE DE LA JUNGLE et LA GUERRE DU FEU, dont les héros ne m'ont jamais quitté. Il célébrait avec la même gravité passionnée le mètre-étalon du pavillon de Breteuil, les soldats de l'An II, la science, l'Homme, la Paix, la République. Ainsi savait-il guider trente garnements dont la curiosité, l'intelligence, le sens moral, le goût du rêve prenaient leur essor maladroitement, irrévocablement.

L'école fête aujourd'hui ses cent ans. Nous le savons, elle ne sent plus l'encre violette et la laine humide des manteaux séchant auprès du poêle. Dans un monde devenu plus rude et plus confortable à la fois, elle s'est vue souvent dédaignée, attaquée, détournée, noyée sous des réformes contradictoires. Mais on aura beau faire, la classe demeurera, pour ceux qui savent le vivre, le lieu magique et fraternel, d'échange et d'émerveillement où naissent les premières émotions: celles qu'on n'oubliera pas.

L'instituteur a changé aussi, semble-t-il. Il n'est plus le juge, le seul arbitre. La grande ville lui a ôté de son prestige, la Télévision de son pouvoir de maître unique du savoir. La course effrénée du monde a ébranlé ses belles certitudes. Il lui arrive de douter, de craindre, de tâtonner. Mais il fait toujours le même travail ardu et admirable. Sa foi est aussi vibrante et nécessaire. On lui demande toujours d'être exemplaire, de résoudre tous les problèmes, de former, d'aimer, de donner, et sans compter. La même tâche lui appartient: celle d'éveiller des âmes et de faire naître des citoyens. La leçon demeure la même, la plus noble : celle des Droits de l'Homme. Celle qui s'écrivait de trois mots, étranges pour nous par la rime, sur le fronton de notre école de village : LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE.

Cela s'enseigne. Cela ne se divise pas. Cela se vit. Cela ne s'oublie jamais. C'est ce que l'école m'a appris.